

GIOVANNI SIAS
**SITUATION DE LA PSYCHANALYSE
(particulièrement en Italie)**

Je dédis ces lignes aux amis de l'Aire Méditerranéenne de Psychanalyse et à un style de rencontre qui devrait être celui de tout psychanalyste.

Le plus corrompueur des comforts est le confort intellectuel, comme la pire corruption est celle du meilleur.

J. Lacan, *La chose freudienne*

Il ne s'agit pas de savoir si je parle de moi de façon conforme à ce que je suis, mais si, quand j'en parle, je suis le même que celui dont je parle.

J. Lacan, *L'instance de la lettre dans l'inconscient*

Chers amis et collègues,

les obligations découlant des lois sur la psychothérapie obligent les analystes, une nouvelle fois dans l'histoire du mouvement psychanalytique et après l'enseignement de Lacan, à s'interroger sur leur présence propre et sur la place qu'ils occupent, sur le statut de la psychanalyse et sur le sens de son discours dans la culture occidentale. Les divers "manifestes en défense de la psychanalyse", italien et français, rappellent ensemble une exigence de clarté, au sujet de la pratique analytique et du psychanalyste, qui s'impose à ceux en qu'il reste encore "du psychanalyste".

Quelques réflexions sont nécessaires.

Le 25 novembre 1928 Freud écrivait au pasteur Pfister quelques mots décisifs sur le statut des psychanalystes:

Je ne sais si vous avez saisi le lien secret qui existe entre l'*Analyse par les non-médecins* et l'*Illusion*. Dans l'un, je veux protéger l'analyse contre les médecins, dans l'autre contre les prêtres. Je voudrais lui assigner un statut qui n'existe pas encore, le statut de pasteurs d'âmes *séculiers* qui n'auraient pas besoin d'être médecins et pas le droit d'être prêtres.

Je me demande si les psychanalystes durant les vingt dernières années ne sont pas devenus en même temps, prêtres et médecins.

Excusez-moi de commencer ma lettre par une provocation, mais il s'agit d'une question que je me pose depuis longtemps au vu de la façon dont les analystes cherchent pour eux-mêmes le "rôle" de thérapeute et aussi de la façon dont tiennent leurs associations, souvent semblables à une Église hiérarchiquement organisée, avec ses rituels par lesquels on affirme quotidiennement ses professions de foi et une reconnaissance réciproque.

Le psychanalyste a toujours voulu être de plus en plus un "professionnel", avec des capacités et des compétences qui, peut-être, ne lui appartiennent pas ni ne relèvent au sens plus profond que nous pouvons trouver dans l'expérience psychanalytique.

Nous devons retourner à la "résistance à la psychanalyse": encore une fois pour nous orienter nous devons retourner à Freud. Je n'ai aucun doute que la confusion ait été créée par Freud lui-même, qui, au fond et malgré ses déclarations, n'a jamais cessé de jouer au Docteur, du moins, peut-être dans ses dernières années avec son *Moïse*. Il oscille sans arrêt entre une instance curative et une autre, spirituelle. La confusion est donnée par l'instance curative qui, dans notre cas, revêt une importance supposée dans la psychopathologie.

Mais que représente la psychopathologie sinon la substantification de la parole, de la douleur et de la douleur de la parole? L'idéal psychopathologique est celui qui admet l'existence de la psychothérapie, s'insérant ainsi, en droit et de fait, dans le champ des professions médicales. Mais la psychanalyse peut-elle y être intéressée?

Je dois dire que ce que les diverses lois sur la psychothérapie ont introduit de bon, voire d'excellent, est justement la possibilité historique et intellectuelle pour la psychanalyse de trouver sa voie propre, pour autant qu'elle trouve le courage de parcourir, en ce temps historique, la voie de la désobéissance civique et dans le même temps qu'elle élabore sa propre présence, non en concurrence avec la psychothérapie, mais comme différence structurale.

Reconnaître que les psychothérapies (y compris la psychothérapie analytique) sont une spécialité des sciences médicales, à côté de la psychiatrie et de la psychologie clinique, veut dire que, d'une part on admette qu'elles doivent entrer dans l'obligation du contrôle de l'État qui définit et délimite le cadre de la Santé publique. Mais d'autre part on doit reconnaître aussi et dire avec clarté que la psychanalyse ne s'identifie à aucune forme de thérapie médicale ou psychologique, et par conséquent ne poursuit aucune instance curative.

La question est plutôt d'importance vu que nous nous sommes plutôt loués dans l'élaboration d'un langage qui sache exprimer avec précision et clarté pourquoi la psychanalyse *n'est pas* une psychothérapie. Hélas le langage actuel trahit continuellement le glissement de la psychanalyse dans la psychothérapie.

Je suis bien conscient que la confusion entre psychanalyse et psychothérapie est née avec la psychanalyse et avec Freud, même si la différence entre son temps et le nôtre est énorme. Et ce qui est pire, au cours des années, c'est que les analystes sont devenus trop "auto référentiels", développant un langage argotique qui les a éloignés des autres agents de la culture. De *topos* de la culture occidentale, la psychanalyse est devenue au fur et à mesure un lieu fermé dans lequel les analystes se parlent entre eux, célébrant dans leurs colloques, le Nom qui les réunit. La psychanalyse toute seule qui ne dialogue plus avec les instances les plus attentives de la culture, meurt.

Dans le post-scriptum de 1927 de l'essai *Die Frage der Laienanalyse* Freud, après avoir déclaré «n'avoir jamais été à proprement parler un médecin» et n'avoir jamais trouvé trace en lui d'aucune vraie prédisposition pour la médecine, se déclare satisfait d'être retourné à ses objectifs originaux après avoir été contraint à s'en détacher en devenant médecin. Il s'agit de pages dans lesquelles il affirme qu'être médecin est sans importance pour un analyste. Ailleurs, dans la première série de leçons de 1915, il ajoutera que les études médicales sont les moins indiquées, par leur curriculum, à la formation des analystes. Mais il écrit aussi toujours en 1927, cette phrase de grande ambiguïté:

Je l'avoue, tant que n'existeront pas les écoles que nous souhaitons pour que les analystes avancent dans leur formation, les individus ayant reçu une formation médicale préalable constitueront le meilleur matériau pour faire de futurs analystes.

L'ambiguïté règne dans les textes de ces années où Freud s'occupe de la question, étant donné qu'il va ensuite affirmer que le psychanalyste ne doit pas «faire des manières avec l'endocrinologie ni avec le système nerveux autonome», mais il partage l'exigence que les problèmes qui ont rapport avec les liens (lesquels?) qui existent entre «phénomènes psychiques et leurs présupposés organiques» (et nous ne savons pas à quoi il se réfère sinon à ses fantaisies étiologiques!) doivent être affrontés par des personnes «qui ont étudié ensemble les choses» (et de qui s'agirait-il sinon les médecins humanistes et “pré scientifiques”?). Mais pour garder le débat vivant il affirme encore:

“Direction de conscience laïque”, “cure d'âme laïque”, c'est bien par cette formule qu'on pourrait décrire la fonction que l'analyste, qu'il soit médecin ou profane, se doit de remplir auprès du public.

Il écrit ainsi à Pfister, dans une lettre de 1929 qu'il voit «l'idéal de l'action humaine dans le Christ, Boudha ou Confucius» et il recommande d'imiter l'un ou l'autre.

Mais peut-on accuser Freud de son ambiguïté à une époque où rien n'était encore et tout était en formation? Je ne le crois pas, avant tout car je suis convaincu que Freud ne savait pas bien ce qu'il était en train de créer ni à quel point cela le conduirait, jusqu'à son *Moïse*, écrit éclairant que les analystes n'ont jamais sérieusement pris en considération depuis le moment de sa publication jusqu'à aujourd'hui. Et d'ailleurs le thème du «triomphe de la spiritualité» dans le domaine psychanalytique n'était pas considéré comme fondamental dans l'expérience analytique ni même par Freud jusqu'à la rédaction de ce texte et à l'élaboration du signifiant *Gestigkeit*¹.

Mais aujourd'hui c'est différent: nous autres analystes sommes coupables de l'ambiguïté dans laquelle tombe la psychanalyse.

Freud n'était pas complètement conscient de ce qu'il était en train de créer: comme tous les créateurs, il restait lié à ses schémas, à ses idiosyncrasies, à sa scolastique et à cet imaginaire de médecin humaniste du XVIII^e siècle, et en même temps, il faisait avancer le nouveau, l'inédit. Il se dérobaient quand on soulignait ses qualités littéraires et il se voulait un «inguérissable mécaniciste». Pendant des

¹ Pour ce signifiant j'ai proposé une nouvelle traduction (en lieu de “intellectualité” ou “spiritualité”) dans le livre bilingue à paraître aux Éditions des crépuscules, *Aux source de l'âme. Le retour de l'ancienne sagesse dans l'expérience de la psychanalyse*.

années il a poursuivi une étiologie des symptômes hystériques sans aucun succès finissant par être exclu de ceux auprès desquels il cherchait une attention et une approbation, mais ainsi il inventait la psychanalyse. Sans s'en rendre vraiment compte, il restituait de la dignité au sacré, en le libérant définitivement de la domination de la religion et de la superstition de ses hiérophanies (le manifestation du sacré) tout en le restituant au corps à travers la fonction du désir. C'est ce désir qui à la fin arrive au discours, à la voix et au geste avec lesquels s'approchent et se rencontrent les objets du monde.

Il est certainement vrai que Freud, dans les paroles de ses patients, prétendait trouver une nouvelle définition étiologique de l'hystérie mais en réalité ce n'était pas ce qu'il trouvait ni ce qu'il faisait. Il faisait des manières avec la psychopathologie, mais il inventait et expérimentait une nouvelle forme littéraire, entre nouvelle et parabole, connotée comme cas cliniques dans lesquels il décrivait la fonction du récit pour organiser et donner sens à la vie, et dans lesquels les symptômes représentent les figures de la rhétorique classique. Il s'agit de la rhétorique comme forme active dans la construction d'une vie et dans le discours qui la soutient.

Ceci est la grande intuition freudienne, mais non reconnue, en premier lieu par lui-même. Un psychanalyste doit s'adresser à la rhétorique et non faire des manières avec la psychopathologie pour jouer au Docteur.

Dans les *Études sur l'hystérie*, une observation mise en note au cas clinique de "Mme Emmy von N.", Freud (sans doute sans même s'en rendre compte) décrit cette figure rhétorique connue sous le nom de *hysteron proteron* qui consiste à inverser l'ordre des paroles par rapport à l'ordre logique des actions qu'elles expriment: le dernier à la place du premier, en inversant un ordre chronologique dans la succession des événements desquels on dit d'abord ce qui est arrivé en dernier. On donne ainsi un relief à l'information plus importante ou on produit un effet particulier qui, dans le cas de l'hystérie, se joue toujours sur un registre de la théâtralité, de la représentation ou de la dramaturgie.

Dans le cas de Emmy von N. nous sommes devant une inversion logico-temporelle ou logico-spatiale selon le contexte. Ceci est l'hystérie que Freud nous a remise en prétendant trouver un nouveau remède, en ratant misérablement son objectif pour finir par construire le chef-d'œuvre de 1900, la *Traumdeutung*.

Dans la lettre d'invitation à l'Aire Méditerranéenne de Psychanalyse datant de mars 2011, Denise Lancerotto nous rappelait quelque chose d'essentiel concernant le statut de psychanalyste. Elle écrit:

Je fais partie d'une génération pour qui il était impensable d'inscrire "psychanalyste" sur une plaque. Est-ce que psychanalyste fait partie de l'identité d'un sujet? Il est possible d'être psychanalyste pour quelqu'un qui vous le demande, sûrement pas pour n'importe qui, ni n'importe quand. Même si la psychanalyse fait partie de nous et qu'en permanence nous nous remettons en question. En général c'est dans la rencontre avec d'autres, l'écoute de leur discours que nous nous interrogeons.

Moi aussi sans aucun doute fais-je partie de cette génération. "Psychanalyste" n'est pas une profession ni même une activité sociale. Psychanalyste est une fonction dans le discours qui trouve sa légitimation dans la structure du rêve. Pourtant durant les années qui ont suivi Freud, l'appropriation de la psychanalyse par la psychiatrie a, de fait, construit tout au long du XX^e siècle, la figure du psychanalyste, lui conférant un relief professionnel impropre, légitimé et soutenu par les statuts sociaux. En somme, le psychanalyste est devenu, tout au moins dans l'imaginaire collectif, un thérapeute dans le sens médical du mot. Il n'y a pas de doute (et on voit mal pourquoi il devrait en être autrement) que l'État doive se porter garant, par rapport aux citoyens et à cause de la concurrence entre les professionnels, à travers sa législation concernant les statuts des ordres professionnels, garant donc de la réglementation sur les thérapeutes et ici sur les psychothérapeutes. Au total il n'y a aucune raison, du point de vue des statuts sociaux et des normes actuelles, que la psychothérapie ne soit pas d'État.

Et justement au moment où Freud abandonnait ses ambiguïtés, les psychanalystes optaient pour la psychiatrisation de la psychanalyse. Ceci s'est produit à Paris au XV^e congrès international de psychanalyse le 2 août 1938. Durant ce congrès, Freud fit sa dernière intervention, lue par Anna Freud, intitulée: *Le Progrès de la Spiritualité (L'homme Moïse, 3, 2, [C])*, texte qui n'éveilla aucune écoute ni aucun intérêt ni alors ni depuis, dans un auditoire de psychanalystes intéressés alors par fonder des pouvoirs locaux, et avant tout à définir le caractère médico-thérapeutique de la psychanalyse, en la livrant à une définitive psychiatrisation. Nous devons au seul génie de Jacques Lacan si ce projet n'effaça pas la psychanalyse de son horizon intellectuel, quand bien même il ne fut pas indemne des ambiguïtés freudiennes originaires; faisant de l'œil à la psychopathologie d'un côté et à la mystique de l'autre, il sut retrouver et imposer la voie d'une experien-

ce intellectuelle et spirituelle. Et après? Après Lacan, ses épigones Dans Son Nom Sanctifié, cherchent à retourner à l'équivalence entre psychanalyse et psychothérapie, accompagnés par le chant de sirène du business d'État de la santé.

Mais cette équivalence est fautive. Que l'on pense à l'importance qu'a eu et a la physique pour la médecine, mais la physique reste la physique et la médecine la médecine et il ne viendra à l'idée d'aucun physicien qu'il est en train de faire de la médecine, comme il ne passera jamais par la tête d'aucun médecin de dénoncer un physicien car il fait des recherches sur les rayons X utilisés en radiographie. La psychanalyse peut certainement fournir de nombreuses contributions à la psychothérapie et à la psychiatrie de la même manière qu'elle en a fournies et en fournit toujours, à l'art, à la littérature et au théâtre, au droit, à l'histoire, à la politique et à la philosophie, à la recherche sur les religions ainsi qu'aux sciences mathématiques. Elle fournit des contributions mais aussi elle en reçoit, dans un échange mutuel qui survient par solidarité entre pratiques intellectuelles. Sans concurrence donc et on ne comprend pas pourquoi le psychanalyste doive se considérer comme un psychothérapeute. Il est certain que la recherche dans la psychanalyse ne peut pas se dispenser de l'écoute, mais cela ne peut pas être vendu en contrebande comme un acte médico-thérapeutique et ne fait pas de l'analyste un thérapeute, de la même façon que l'écoute n'en fait pas un prêtre. Mais il existe des psychothérapeutes qui sans aucune considération éthique, et avec une épouvantable absence de culture, se lancent à affirmer que la psychanalyse est la reine de la psychothérapie. Qui sait, peut-être que les prêtres la reconnaîtront comme la reine de l'absolution, se réservant le droit unique et univoque de la pratiquer!

Je sais combien est difficile la solitude de l'analyste. Je sais combien il est difficile de vivre sans une existence sociale reconnue, ou mieux, reconnue et *autorisée* seulement par celui dont nous accueillons et écoutons la demande, vers qui nous nous engageons en nous introduisant dans une nouvelle solitude. Je sais combien il est difficile de vivre sans statut social qui nous confirme comme citoyen par rapport à nos semblables, qui nous singularise à travers une profession à laquelle est reconnue une compétence. Mais l'analyste n'a aucune compétence, ni capacité ni maîtrise et de plus il ne peut rien faire pour qui s'adresse à lui, dans le sens où le formulait Freud: il n'est ni un médecin, ni un prêtre, ni un magicien et donc il ne peut rendre la bonne santé, il ne peut donner le salut et moins encore

est-il en état de repousser les influx négatifs dans la vie d'un individu. À cette occasion au moins Freud fut très explicite.

À dire vrai nous ne pouvons rien sinon offrir une écoute qui permette l'articulation d'une demande et la formation de ce langage qui permet une telle articulation.

Nous sommes sur le même plan que le poète et soutenus par la même folie. S'il n'y a pas de remède à la solitude de l'analyste il faut justement être analyste pour le savoir, faute de quoi il ne s'agit que d'un cliché, un bavardage de congrès. La naissance de la psychanalyse est, en Occident, en l'état actuel de la science, le point le plus haut atteint par la culture, le moment où le travail de civilisation rejoint (et il faut le souligner: dans le *malaise*, c'est-à-dire *dans la* névrose) la plus haute expression linguistique à travers l'expérience d'un exercice qui n'a d'égal que les pratiques de savoir que les Grecs appelaient *âskesis*.

Mais la psychanalyse est aussi le *retour du refoulé* de l'Occident, et ceci n'est guère toléré. La culture de la psychanalyse depuis son début a toujours été contrecarrée, contrariée, mise de côté. Mais en tant que refoulé, elle se constitue dans sa pratique, sans laquelle elle ne pourrait exister, comme la forme la plus haute de culture (entendue comme *praxis* dans l'organisation matérielle de la vie) dans les sociétés occidentales. Pour cela la religion (en première instance) et les différents pouvoirs politiques, scientifiques et médiatiques ont depuis toujours cherché à méconnaître d'abord puis à empêcher cette voie dans la formation éthique d'un individu. La psychothérapie était à la disposition du pouvoir et était l'arme la plus puissante pour limiter la présence de la psychanalyse. À partir du congrès de Paris de 1938, ce poison (la médicalisation de la psychanalyse) a commencé à circuler dans la psychanalyse elle-même, et ainsi la psychanalyse devint un acte médical, accompli seulement par des médecins ou assimilés, d'abord aux U.S.A. puis en Allemagne, et ainsi de suite en Italie il y a vingt ans et maintenant en France. De fait la voilà assimilée, au niveau social, à un acte médical, à un remède et non à un exercice (*âskesis*) comme expérience de langage qu'elle est.

Mais qui est responsable de tout cela? Les États peut-être? Ou plutôt ces analystes (ou présumés tels) qui n'ont pas su être à la hauteur du mandat reçu durant leur expérience d'analyse, ces analystes qui se sont proposés comme soignant, en faisant de la névrose non pas une ressource à disposition du sujet (bavardage commun) mais, dans la réalité de leur langage, comme une pathologie à

guérir. Lacan avait eu du nez en écrivant dans «La chose freudienne», que dans le champ de la psychanalyse on est comme dans la forêt de Bondy:

(...) exactement de ceci qui s'esquive derrière chaque arbre, qu'il doit y avoir des arbres plus vrais que les autres ou, si vous voulez, que tous les arbres ne sont pas des bandits. Faut de quoi on demanderait où sont les bandits qui ne sont pas des arbres. Ce peu donc, dont il va de tout en l'occasion, peut-être mérite-t-il qu'on s'en explique? Cette vérité sans quoi il n'y a plus moyen de discerner le visage du masque, et hors laquelle il apparaît n'y avoir pas d'autre monstre que le labyrinthe lui-même, quelle est -elle? Autrement dit en quoi se distinguent-ils entre eux en vérité, s'ils sont tous d'une égale réalité?

Je répète: l'ambiguïté naît de Freud et parcourt toute son œuvre au moins jusqu'en 1930, mais les psychanalystes sont coupables par rapport à la culture et à la civilisation de ne pas avoir articulé cette ambiguïté et de ne pas avoir élaboré la voie par laquelle la psychanalyse peut exister. Quand Freud défait son ambiguïté avec le *Moïse*, il est désormais seul et plus personne ne l'écoute, isolé par un mouvement analytique qui l'avait déjà sanctifié (à l'égal de ces saints italiens que l'on trompe).

Dès lors psychanalyse et psychothérapies sont de plus en plus confondues, jusqu'à provoquer avec insolence la limitation et rendre impossible la pratique et la théorie de la psychanalyse. De ce qui précède, aussi bien les dictatures que les démocraties s'en sont accommodées.

Le grotesque est que tous se présentent comme analystes tout en parlant et en œuvrant comme psychothérapeutes. Jusqu'à ces lacaniens qui en Italie enseignent la psychothérapie analytique dans leur école pour psychothérapeutes. Et maintenant on en trouve aussi certains qui se produisent dans "le cognitivisme psychanalytique" ou dans la "neurologie psychanalytique" ou la "neuropsychanalyse". Et je ne suis pas en train de parler de reconnaissance mutuelle ou de solidarité intellectuelle entre pratiques voisines, mais du grand Luna Park des propositions modernes de soins scientifiquement prouvées. Le ridicule comme la mauvaise foi ne connaissent pas de limite et l'usage inconsidéré du terme "psychanalyse" ne produit pas seulement des dommages à la psychanalyse mais à la culture dans son ensemble. Je rappellerai à cet endroit que la psychothérapie telle que nous la connaissons et qui est pratiquée de nos jours est celle qui naît dans le Troisième Reich justement en opposition à la psychanalyse, monstre juif à éliminer de la scène historique. Et de même, la psychiatrisation de matrice américaine poursuit-elle une fin identique.

Nous sommes désormais parvenus à un point crucial, fait de ces psychanalystes qui pensent et pratiquent comme psychothérapeutes, tout en continuant à se faire appeler (et ce qui est pire à se *croire*) psychanalystes. Non seulement ils ont abdiqué leur place et leur fonction mais ils deviennent les contrebandiers de leurs bavardages pour psychanalyse.

Ainsi il nous arrive de les entendre disserter sur “la parole qui soigne” ou encore sur “la cure par la parole”, thème central de la psychothérapie, en oubliant les chers analystes modernes, que la parole comme médicament, si chère aux psychologues et aux thérapeutes patentés, est une théorie qui ne peut pas appartenir à la psychanalyse qui a pour la parole d’autres attentions. Et de plus en plus souvent il nous arrive de voir de tels personnages se présenter comme spécialistes des bien nommées pathologies modernes (anorexie, boulimie, dépressions, anxiété, insomnie, attaques de “panique” etc.) peut-être pour tenter ainsi d’attraper des “clients” en se présentant avec une étiquette médico-sociale. Et voilà pour celui qui n’est plus en état de considérer que la demande d’analyse, comme son accueil, est déjà affaire de transfert et non de pathologie et de spécialités. On n’est pas psychanalyste mais on le devient chaque fois que quelqu’un nous adresse une demande d’analyse que nous accueillons et écoutons.

L’expérience de la psychanalyse est l’exercice continu, la méditation continue et rythmée par le temps des séances hebdomadaires, des paroles à travers lesquelles l’analysant pense et connaît le monde et ses objets et interprète sa relation aux objets du monde. L’introspection ne correspond pas à l’expérience analytique qui est plutôt connaissance du monde et de soi dans le monde.

Un ami me confiait de ne pas pouvoir refuser de s’inscrire à l’ordre des psychothérapeutes sous peine de perdre son travail à l’hôpital. Il avait sûrement raison. La vraie question est de savoir que les choses ne sont pas superposables. On peut être thérapeute, professeur, plombier, horloger ou jardinier et aussi psychanalyste. La vérité veut que l’on sache que dans sa propre quotidienneté, les événements de la vie nous conduisent à pratiquer une profession quelconque, là nous ne sommes pas psychanalystes. Mais quand nous pratiquons la psychanalyse nous devons savoir de quel lieu nous parlons. Et il est alors question d’*habit*. On ne peut endosser le même habit faisant le thérapeute à l’hôpital ou en privé et quand on est enseveli dans le fauteuil de l’analyste. Comme Machiavel, lorsque il

s'approche de la sacralité de son écritoire dans le silence où il écoute la parole des Anciens, nous devons endosser des habits royaux et curiaux.

Se référer au “spécialisme”, l'anxiété d'être présent coûte que coûte, sur la scène sociale avec une compétence à mettre sur le marché, a rendu ces analystes trompeurs à l'instar du marché lui-même pour lequel les signifiants “thérapie” ou “thérapeutes” deviennent le classique miroir aux alouettes (à savoir les jeunes gens qui remplissent les facultés de psychologie).

De cette façon la psychanalyse est restée isolée des instances de la culture vers lesquelles elle s'est toujours adressée et desquelles elle a reçu des aliments à ses interprétations, et ainsi isolée de la culture elle n'a plus de raison d'être. Plus la psychanalyse est isolée de la culture plus la solitude est insupportable à l'analyste.

Mais le renoncement à la solitude comme la recherche d'une garantie effective que constitue l'appartenance à un ordre professionnel protégé par la loi d'État, impliquent qu'il n'y ait plus de psychanalyste. Quand Freud nous parlait dans son *Malaise dans la Civilisation*, d'un renoncement à la liberté en faveur d'une plus grande tranquillité, thème qui ouvre sur la civilisation et donc sur la névrose, il implique aussi le psychanalyste qui a renoncé à sa liberté en devenant psychothérapeute. Dès lors les symptômes du malaise, comme toujours, ne tardent pas à se montrer et pendant ce temps le “spécialisme” éloigne l'analyse de la culture en l'isolant, comme je disais plus haut. Il est en train de se constituer un sillon toujours plus profond avec l'art, la science, la philosophie, pendant que de la part des analystes on enregistre la peur et le recours à l'adaptation. En Italie par exemple, dans les cabinets d'analyses on ne forme plus d'analyses: tout est renvoyé aux écoles de psychothérapie s'il s'agit de médecins ou de psychologues. Mais s'il s'agit de philosophes ou de littéraires, parfois d'étudiants en lettres classiques ou en histoire ou n'importe qui dont le “symptôme” s'est déclaré durant leur propre analyse, voilà qu'à ces personnes, souvent vraiment prêtes à passer à la pratique analytique, on répond en restant dans le vague comme si on ne savait plus quoi leur dire. Voilà le premier et plus marquant symptôme du malaise: la stérilité. La pudeur, sinon une vraie terreur devant la sexualité empêchent ces pseudo-psychanalystes de regarder au-delà d'eux-mêmes, dans la direction de la formation de nouveaux analystes. Ils ont transféré au livre le devoir de former des (pseudo)analystes en oubliant, ou plutôt en ne voulant plus prendre en considéra-

tion que pour l'analyste, il s'agit de "formations de l'inconscient". Mais alors qu'est devenu pour eux l'inconscient? Seulement un bavardage appris dans les livres et à répéter dans leurs leçons.

J'ai dû écrire un livre il y a trois ans et faire une expérience de formation avec des non-psychologues et des non-médecins durant ces dix dernières années pour me rendre compte que la formation des analystes est un sophisme, de ceux particulièrement dangereux pour l'existence de la psychanalyse mais aussi très éclairants sur ce que nous nommons "résistance à la psychanalyse".

Voilà un thème essentiel sur lequel nous pouvons réfléchir et qui implique les analystes depuis le début de leur histoire. Il faut dire que depuis ces vingt dernières années, peut-être à la suite de la diaspora lacanienne le problème (car il s'agit désormais d'un problème) est devenu plus urgent et évident. En Italie, en particulier, la concurrence entre ceux qui appartiennent aux grands groupes lacaniens est évidente, probablement accentuée par la loi sur les psychothérapies qui a imposé l'enseignement universitaire et à laquelle les analystes se sont soumis en masse, à la recherche d'un titre institutionnel qui garantisse leur pratique et leur présence publique.

Les groupes psychanalytiques aussi bien lacaniens que de l'IPA ont créé des écoles de perfectionnement pour psychologues-psychothérapeutes. Le résultat est que la clinique s'est toujours plus réduite à la simple technique et l'éthique a silencieusement glissé vers la déontologie professionnelle. Et il y a encore pire: il n'existe plus de *demande* d'analyse! L'analyse (ou mieux, le succédané qu'elle est devenue) se fait seulement pour curriculum et ne vaut que pour ses fins universitaires. Ceci revient à dire que la demande classique d'analyse qui introduit à la formation, n'existe plus dans le discours thérapeutique. En Italie, si un philosophe qui veut devenir psychanalyste téléphone à un analyste (ou présumé tel) qu'il soit affilié à l'IPA ou à une des congrégations lacaniennes, il va s'entendre répondre qu'il doit d'abord s'inscrire à l'ordre des psychothérapeutes (et donc en Italie inscription réservée aux médecins et aux psychologues ce qui implique donc neuf ou dix ans d'études universitaires). Aucune formation n'est possible autrement et de plus celle-ci est exclusivement renvoyée aux écoles de psychothérapie de type psychanalytique. Ceci montre qu'il n'existe plus ni expérience ni formation analytique, termes utilisés désormais comme un acte illicite, comme un faux, comme

une imposture qui tend à éliminer l'analyse de l'horizon d'expérience où elle peut exister. Désormais il n'existe plus en Italie de formation analytique, quelle soit freudienne ou lacanienne, sinon comme imposture masquée par la psychothérapie, dans la mesure où seule la formation universitaire est admise.

Tout ceci n'est cependant qu'un aspect du problème le plus évident mais sa racine est ailleurs. Nous pouvons tous le voir et le constater, mais la raison de son existence tient à un lieu où la formation de l'analyste n'est pas arrivée, ou mieux même où elle a trouvé son barrage, son altération, son frein. Face au pouvoir de l'institution, l'être de l'analyste se transforme en préoccupation, en peur, et en *adaptation* qui est justement lié à la "nécessité" des psychothérapies qui à leur tour deviennent le produit des psychologies.

Mais le pouvoir de l'institution n'est pas encore suffisant pour cueillir la glissade de la psychanalyse. Il y a un pouvoir encore plus grand qui se dresse contre la psychanalyse et qui est l'idiosyncrasie des analystes par rapport au "divan" et de tout ce qu'il représente d'irréductible dans la "formation" de l'analyste. Je parle du divan comme lieu naturel de la naissance et de l'existence de l'analyse. Le fauteuil n'est pas le lieu "naturel" d'un analyste; c'est un lieu inconfortable, un "non lieu". Il faut souligner que chaque fois que le fauteuil devient un lieu possible, il devient un lieu social, le lieu anesthésié du thérapeute qui a renoncé à l'éthique au profit d'une tranquille et protectrice "déontologie professionnelle".

Que représente pour nous psychanalystes, un lieu social? Il s'agit d'un lieu qui nous fait entrer dans la croyance, et nous tombons dedans comme l'ingénieur insouciant de Nietzsche, par exemple en nous croyant utiles. Ou alors avec la croyance d'avoir une quelconque compétence à dépenser envers les "clients" présumés, ou même être les aides de commerces modernes, ou mieux encore de posséder une maîtrise telle par rapport au langage, au rêve et à l'inconscient que nous en sommes devenus, aux yeux du monde, les spécialistes et les professionnels. En Italie il n'existe plus d'analysant ou de ceux qui, ainsi nommés, sont dans une expérience analytique. Il y a seulement des malades, qui souffrent d'un malaise, les "usagers" d'un marché de la santé qui sont accueillis avec comme préliminaire d'avoir à signer, un consentement informé. Et nous voilà sur un plan où la "vérité" a glissé sous la couverture des convenances ce qui n'amènera rien de bon à personne et encore moins à nos modernes thérapeutes patentés.

Mais d'où provient une telle croyance dans la formation? Du livre, me semble-t-il. Il ne s'agit pas du "livre" qui se situe sur le même plan que le divan, et à travers lequel nous cherchons à trouver et ouvrir en nous les demandes sur le monde et notre être-au-monde. Non, il s'agit de ce "livre" qui se substitue au divan et dans lequel nous cherchons les réponses sans plus avoir à nous interroger. De ce livre devenu scolastique et qui impose son savoir garanti par un nom d'auteur et par l'institution qui le (et qu'il) soutient. Si cela constitue le motif qui fonde la rencontre entre analystes alors chaque rencontre revient à célébrer le signifiant qui unit, et autour duquel on échange une reconnaissance mutuelle déjà établie. Parler n'est plus ce que nous avons rencontré sur le divan avec toutes les difficultés, les silences, les impossibilités mais cela devient la fausse rencontre de chacun avec ce signifiant unique (et voilà la religion) et non pas celle de chacun avec la parole du semblable. Faux aussi car il s'agit d'une rencontre qui élimine la "différence sexuelle". À ce point, après cette inversion universitaire qui est l'égalité, sinon pire, de la médicalisation de la psychanalyse, sera-t-il encore possible de maintenir l'expérience que l'invention de l'inconscient a introduit en Occident? Le divan est pour chacun de nous le lieu où la parole est la voie de la recherche d'un savoir que nous ignorons. Une libre recherche. Et les résistances à la psychanalyse de la part des analystes s'adressent au divan. Dans le divan il n'y a pas reconnaissance mutuelle, seule existe la plongée dans la solitude de sa propre parole et la confrontation avec son incompréhensibilité structurale.

Cet usage du livre est une modalité typiquement universitaire, vers laquelle les analystes se sont de plus en plus tournés, tout en fuyant les rencontres qui ne sont pas "à thèmes" devenus lieux d'échanges de paroles d'ordre courant comme il en est dans les débats académiques. Et cela se passe désormais depuis trop longtemps pour permettre une inversion généralisée de cette tendance. Cela revient à dire que maintenant, au point où nous nous trouvons, nous ne pouvons manquer d'enregistrer que "le discours de l'universitaire" s'est imposé au discours de l'analyste en s'y substituant et l'hystérie est réduite au silence par le patron qui a assumé l'unique parole de son serviteur, le thérapeute, qui l'a de nouveau ramenée à la condition du noyau pathogène.

Parler comme vivre, écouter comme présence, témoigner comme existence.

Souvent j'ai l'impression de percevoir que les analystes s'intéressent de moins en

moins à ces choses et semblent de plus en plus désireux de se tourner vers l'université en tant que lieu d'organisation d'une parole garantie par un savoir imaginaire, mais pas pour autant moins puissant dans ses certitudes et sa stabilité. L'"académie" est la plus puissante des résistances à la psychanalyse et son chant des sirènes a depuis longtemps séduit les analystes. Voilà la garantie que la parole propre ne doit pas être la mesure de sa vie propre, en permettant cet événement qui divise son parler de la responsabilité qu'il implique, en retenant que ce qui se théorise, il ne soit pas nécessaire de le vivre, dans l'impuissance de sa parole à trouver le lieu de la vérité.

Et le monde des psychanalystes est de plus en plus le monde des belles âmes.

(traduit de l'italien par Georges Verdiani, révisé par Gérard Albisson)